

Quand la « teuf » redevient un outil militant

Le sens de la fête — 4|6 — Des collectifs et des artistes tentent de placer la bringue au cœur de leurs engagements. Une manière de lutter contre la fatigue du militantisme, d'attirer des jeunes vers leurs causes et d'échapper à la répression

Charlotte Bozonnet

Un gros cœur rouge en carton a été installé au-dessus des tables. Dans un mégaphone décoré à la façon d'une boule à facettes, l'animateur lance les dernières consignes : « *Si ça "matche" entre vous, échangez vos mails !* » Garçons et filles se mettent à discuter dans ce speed dating d'un genre un peu particulier : aujourd'hui, on ne parle pas d'amour, mais d'engagement syndical. En quelques minutes, les représentants des centrales syndicales doivent répondre aux problématiques des jeunes présents.

Amandine, 25 ans, qui a souhaité prendre un pseudo, est cadre dans un bureau d'études. « *Etre syndiqué n'est pas bien vu, on est vite pris pour une chieuse* », raconte la diplômée d'un master en urbanisme, veste à carreaux et sneakers aux pieds. Un peu plus loin, Raphaëlle Perrier, 26 ans, cheveux courts et chemise à fleurs, travaille dans l'associatif, où il est parfois difficile de faire valoir ses droits. Au total, une demidouzaine de syndicats ont envoyé du monde : Solidaires, la Confédération générale du travail, l'Union étudiante, la Fédération syndicale unitaire, Printemps écologique, le Syndicat national des entreprises artistiques et culturelles et l'Union nationale des étudiants de France.

L'ambiance est bon enfant, en ce samedi ensoleillé de mai, à la Prairie du canal, ferme urbaine et lieu culturel, installée à Bobigny depuis 2017. Sur les 3 000 mètres carrés de cette ancienne friche industrielle, on trouve des tables consacrées à un speed dating syndical, mais aussi une scène de concert en plein air, deux bars, des espaces de détente avec des chaises longues, des jardins partagés, un filet de volley, un karaoké... Pas de décoration sophistiquée ou branchée, mais du mobilier en bois brut, des bottes de paille et des jardinières de fleurs en matériel de récup.

L'événement « Sueur sociale » est organisé par le collectif Planète Boum Boum et l'association Le Bruit qui court, engagés pour la justice climatique et sociale. « *On attend entre 1 300 et 1 500 personnes, c'est complet* », se félicite Mathilde Caillard, l'une des organisatrices, frange graphique et banane autour du buste. A 27 ans, la jeune femme s'est fait connaître, comme le collectif Planète Boum Boum, lors des manifestations contre la réforme des retraites en 2023. Sur fond de musique techno, leurs samples et leurs slogans – « *Pas de retraités sur une planète brûlée ! Retraites, climat : même combat !* » – ont plongé les cortèges dans une joyeuse énergie. Depuis, il y a eu le clip *On veut du fret ferroviaire* avec SUD-Rail et *Tu remballes ton autoroute* contre le projet de l'A69.

Luttes sociales intersectionnelles

Leur credo : « Faire entrer la teuf dans les manifs et la manif dans les teufs. » « On organise des événements engagés qui mêlent l'art, la culture et la fête. Célébrer ensemble, ça permet de redonner de la force aux militants et d'attirer des gens extérieurs, de mettre en mouvement, de créer des liens », développe Mathilde Caillard. C'était aussi une façon de faire face à la répression, aux violences policières et aux condamnations dans les tribunaux. Il a fallu qu'on se demande quelles nouvelles méthodes adopter. On voulait être audibles sans être taxés d'«écoterroristes». »

Planète Boum Boum est le visage le plus médiatisé de cette tendance engagée et festive. Mais pas le seul : les Pink Blocs, qui réunissent des associations LGBTQIA+, ambientent les cortèges ; la Manifestive, venue du mouvement techno, se mobilise contre la répression des free-parties, ces fêtes non déclarées dont le lieu est tenu secret jusqu'au dernier moment. A leur image, depuis plusieurs années, des collectifs, des artistes et des militants tiennent à remettre la fête au cœur de l'engagement, et à son service.

« Les mouvements de transformation sociale et la fête sont intimement liés », avance Arnaud Idelon, journaliste, noctambule et auteur d'un essai sur le sujet, *Boum boum. Politiques dudancefloor* (Divergences, 210 pages, 16 euros). *D'abord, la fête, c'est le pendant corporel de la lutte, la possibilité pour le corps de se régénérer grâce à la danse, à la musique. Elle est aussi un outil de diffusion de joie militante et d'énergie positive. Troisième élément, plus nouveau : des collectifs l'utilisent aujourd'hui pour porter certains sujets dans l'espace public. Un peu comme les émeutes de Stonewall en 1969 [déclenchées après un raid de la police dans un bar gay de New York] qui donnèrent naissance à la Gay Pride [la Marche des fiertés]. »* Autre illustration, s'il en fallait, du caractère éminemment politique de la fête : « sa criminalisation », poursuit le journaliste et enseignant. « On mate des fêtes comme on mate des manifestations parce qu'on projette dessus un potentiel de subversion. »

A la Prairie du canal, l'engagement des participants – la moyenne d'âge est de 25 ans – a souvent commencé par le combat écologiste, avant de déborder sur d'autres causes. Mathilde Caillard a d'abord été connue sur les réseaux sociaux comme « MC danse pour le climat », avant de se joindre au combat des retraites. « Et, depuis les législatives, on est très engagés contre l'extrême droite », souligne la techno-activiste. Même chose pour Raphaëlle Perrier : « Depuis l'adolescence, je m'intéresse à l'écologie. Ensuite, avec les réseaux sociaux, j'ai été sensibilisée aux questions féministes. » Depuis trois ans, la jeune diplômée d'une école d'ingénieurs, option développement durable, est régulièrement sortie manifester contre la réforme des retraites, contre les violences faites aux femmes et contre l'extrême droite. « Aujourd'hui, les luttes sociales sont plus globales, intersectionnelles [au croisement de différentes discriminations] », reconnaît-elle.

Les règles de la fête ont elles aussi changé. « Traditionnellement, la fête est aussi un « refuge » pour des populations marginalisées : un espace-temps qui permet de mettre à distance certaines violences systémiques et d'être soi, sans crainte », estime Arnaud Idelon. Assez loin des « teufs » qui s'étirent jusqu'au petit matin, voire sur plusieurs jours, avec leur risque de débordements, « Sueur sociale » dure de 16 heures à 22 heures, il fera donc à peine nuit au moment de repartir. A l'entrée du site, les toilettes sèches côtoient des « pissotières pour MINT [meufs, intersexes, non binaires, trans] », une façon d'affirmer que chacun, ici, a sa place.

Attablés devant leur bière, trois jeunes adultes expliquent être venus profiter de la musique dans un endroit où ils savent qu'ils seront en sécurité. Comment le savoir ? « Disons qu'on est

dans un écosystème de gauche, où l'on fait attention à ces questions. Par exemple, il y a des staffeurs VSS [violences sexistes et sexuelles] », explique Delphine, 29 ans, salariée d'une compagnie de théâtre. Des membres de l'organisation, reconnaissables à leur ballon gonflable en forme de crocodile auprès de qui se signaler en cas de problème. Pour Agathe, 22 ans, étudiante dans une école d'ingénieurs où elle est régulièrement confrontée au sexisme, ce genre de lieu a été une révélation : « Les gens sont là pour danser, juste pour danser. Franchement, ça m'a changé la vie. »

« Microcosme parisien »

La Prairie du canal prend des airs d'utopie, à un « détail » près : l'événement n'a pas trouvé de réponse au défi de la diversité. Le lieu se trouve à Bobigny, une commune populaire de la Seine-Saint-Denis, où de nombreuses familles sont issues de l'immigration. Pourtant, l'immense majorité des participants à la fête sont des Blancs. « Pas mal de ces collectifs sont nés dans des cercles blancs, bourgeois. Et puis, ce genre d'événements, où les consommations ne sont pas données, s'adressent à un certain public. Du coup, on se retrouve souvent dans un microcosme parisien, c'est tout le paradoxe », reconnaît Agathe.

S'y attaquer est difficile. « Il faut se poser la question de comment on communique sur les événements, quelle programmation on choisit », témoigne Arnaud Idelon, lui-même cofondateur d'un tiers-lieu culturel, Le Sample, à Bagnolet (Seine-Saint-Denis). A la Prairie du canal, c'est l'association La Sauge qui fait vivre le lieu en dehors des soirées, avec des ateliers de jardinage, des animations scolaires, etc. « On n'est pas là pour nourrir Paris, mais pour permettre à un maximum de monde de jardiner, de se connecter à la nature. Avec ça, on arrive à avoir des gens du quartier », souligne Jihad El Debes, 27 ans, chargé de mission à La Sauge. Les événements comme « Sueur sociale » permettent de financer d'autres activités.

A la question de savoir si la fête a un impact sur l'engagement politique de ceux qui y participent, il n'y a pas vraiment de réponse. Pas de chiffres pour un phénomène difficile à mesurer. « Notre objectif n'est pas forcément de convaincre une majorité de personnes, mais de peser dans la bataille culturelle », précise Mathilde Caillard. On est dans un système qui pousse à la surindividualisation. Face au sentiment d'isolement et de peur, il faut arriver à créer du pouvoir en rejoignant des associations, des collectifs, des syndicats. C'est à cette idée que l'on veut contribuer. »

La question de l'engagement, Morgane et Onatse la posent souvent en ce moment. Les deux amis se sont connus lors d'une formation professionnelle dans le secteur du développement informatique. Morgane, 47 ans, a été une membre active des Ecologistes, mais, fatiguée du militantisme dans les partis politiques, elle cherche une autre façon de continuer, notamment dans le milieu associatif. Onat, 30 ans, originaire de Lyon, a lui aussi fait l'expérience d'un militantisme classique dans lequel il ne s'est pas senti à l'aise.

Ils ne trouveront pas forcément la solution ce soir, mais ils profitent d'un moment doux et joyeux. Comme Paco, 29 ans, et Oliver, 31 ans, en grande discussion devant un verre. Le premier travaille dans un cabinet de conseil et dit s'engager « par petites touches » : quelques manifs, des collages d'affiches. Le deuxième, un Franco-Américain employé par une entreprise de jeux vidéo, a manifesté pour la Palestine, le 1er-Mai, mais il est surtout très inquiet pour son deuxième pays. « Franchement, on est face à un certain marasme. Alors ces moments nous permettent de retrouver de la joie et de la force. »

Note(s) :

Prochain épisode Pour les jeunes amateurs de free-parties, Paris est « un terrain de jeu »